

Le Valzin, les moulins et Fétigny autrefois (avant 1914)

Fétigny était alors un joli village de 120 à 130 habitants, petite cité travailleuse qui fabriquait uniquement des robinets de bois et de buis. Sur le cours du ruisseau le «Valzin» qui prend sa source sous le mont «le Veilla», à l'est du village, en-dessous du pittoresque hameau de Montadret (aujourd'hui Montadroit), il y avait 5 usines hydrauliques, toutes actionnées par roues à auges. A 200 ou 300 mètres de la source, il y avait un moulin (chez Cambarade) avec une roue à auges de 8 mètres de diamètre. Plus loin, à 300 mètres, se trouvait une tournerie exploitée par Camille Gros, ses enfants et quelques ouvriers.

Ce ruisseau, «presque» un torrent au moment des crues, longeait la petite vallée en passant près de la très belle chapelle de Fétigny (de Lorette) et l'ancien château-fort où l'on voyait encore l'oubliette, puis trouvait le canal et l'écluse de la tournerie Satonnet, qui faisait aussi batteuse. C'est ici qu'il y avait le plus grand nombre de tourneurs, venant de Fétigny et même de Villeneuve-les-Sarrognas. La roue à auges d'un diamètre de 7 mètres avait grande force avec peu d'eau. A quelques centaines de mètres en suivant le cours, un petit affluent «Biseran» venait du nord sous Villeneuve, avec une eau très froide où il y avait quantité de truites et écrevisses (bien souvent prises à la main...).

Après ce confluent se trouvait l'écluse de la tournerie Auguste Mathon, bâtiment moderne à cette époque, qui avait deux ateliers, un au rez-de-chaussée, l'autre à l'étage. Il y avait deux locataires dont l'un «Victorien», célibataire, qui avait tout dans la

même pièce; son tour y était installé, son lit, son fourneau, sa table et sa chaise.

Une roue à auges mettait ces ateliers en mouvement. Les ouvriers, assez nombreux, habitaient Fétigny. Il faut dire qu'en ce temps-là, certains propriétaires d'ateliers louaient des places de tours. Ainsi, on pouvait voir plusieurs artisans (Déprés, Richême) qui, eux, employaient quelques tourneurs, tandis que d'autres louaient les places et travaillaient individuellement pour leur compte (les places de tour se louaient le prix d'une journée de travail, soit 2 à 3 francs par mois). Un vaste hangar était à la disposition des chefs d'atelier, chacun ayant sa place réservée pour abriter bois et buis. Quand ils ne venaient pas du bois communal, ce bois et ce buis étaient livrés en perches par la maison Daudin de Sañcia. Une scie circulaire et une meule en grès pour l'affûtage (toujours actionnées par l'eau) étaient à la disposition de ceux qui en avaient besoin.

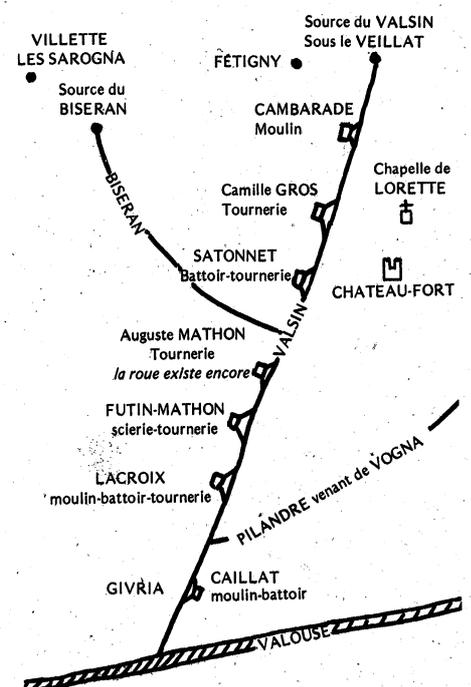
En suivant le cours, à 300 mètres plus bas, on trouvait la tournerie et la scierie Futin (dit Brachet) et Mathon Louis (dit Piron). Ils étaient propriétaires, y travaillaient avec leur famille, mais habitaient Légna.

Quatre ouvriers y étaient employés; un qui venait de Savigna, un couple qui habitait une maison annexe, l'homme faisant les robinets et la femme les clés (de robinets), et un quatrième qui était le grand-père (dit Baltazar). Comme vous pouvez le remarquer, chacun avait son sobriquet.

A un kilomètre en aval, toujours sur ce petit ruisseau, on

trouvait un battoir, un moulin et une tournerie, situés sur deux niveaux avec quatre roues à auges dont deux superposées (l'eau servant deux fois). Le propriétaire, M. Lacroix (dit le Bibi), habitait sur place. Les tourneurs, une dizaine, venaient de Légna. Le battoir était utilisé par les cultivateurs des environs qui y amenaient leur récolte et repartaient avec les voitures de paille et les sacs de grain. C'était la plus forte chute du Valzin.

Pour terminer, à 1 km 5 se joint un petit ruisseau, le Pilandre, venant de Vogna et on arrive au moulin Caillat de Givria, qui avait aussi son battoir et, en plus, une meule dite «la rebate», nom de l'époque pour écraser les pommes et faire du cidre. Le résidu de ces pommes était mis à fermenter dans un tonneau avec d'autres fruits, même des prunelles; le tout, additionné de sucre



et distillé chez Denis donnait une eau de vie ayant un goût de calva...

En parlant du moulin Caillat, je me souviens du garçon meunier, Bailly, qui partait chaque matin avec sa voiture attelée de deux gros chevaux (la grelottière n'était pas oubliée pas plus que le fouet sur le cou). Il se rendait dans les villages voisins pour y livrer la farine et ramener du blé et du maïs, au retour. Chaque moulin cité avait le même procédé et si l'un donnait du beau pain, l'autre faisait de très bonnes gaudes.

Après avoir fait marcher cinq tourneries, trois battoirs et trois moulins, le Valsin termine son cours en se jetant dans la Valouse à Chatonnay. Il faut remarquer que tous, à l'exception du moulin Caillat, sont placés sur la droite du Valsin et noter que la Valouse, rivière plus forte, pouvait se permettre d'actionner les roues à palettes. Les roues étaient montées en bois et les auges en fer.

Pour faire fonctionner les roues à auges, il fallait une certaine force; aussi voyait-on, à une centaine de mètres, quelquefois plus, en amont de chaque écluse, un barrage chargé de dévier l'eau de son lit et de la conduire par un canal jusqu'à l'écluse, ce qui constituait une chute de plusieurs mètres pour faire tourner les roues.

En aval de chaque écluse se trouvait une vanne (on disait la pelle). Au moment des eaux basses, toutes ces usines baissaient leurs vannes, de 12 h à 14 h et du soir au lendemain matin; le résultat en était une bonne réserve d'eau.

Par contre, aux grandes eaux, celle-ci reflueait sous les roues qui ne pouvaient tourner, ce qui faisait dire «la roue gaffe».

Retournons au village de Fétigny. A cette époque, il y avait, en plus de la mairie, une compagnie de pompiers, deux cafés plus un café-restaurant-boulangerie, une école de 20 élèves avec M. Berger, instituteur, un débit de tabac Satonnet, une épicerie Mathon, un menuisier Roland, une église administrée par le prêtre de Légna, un marchand de journaux Jules Bibet (avec le journal «Petit Parisien» à 5 centimes) et une fromagerie. Il y avait aussi



un bureau de bienfaisance venant en aide aux plus défavorisés de la commune. Exemple : une jeune veuve avec deux enfants recevait un don de 6 francs par mois. De quoi payer une partie du pain et du lait nécessaires. La fête du village avait lieu le 1er ou le 2ème dimanche de mars, avec son manège de vrais chevaux de bois (un cheval faisait tourner le manège accompagné par la musique), le tir aux pipes — sans oublier le tir à la carabine organisé par l'école —. Ce jour-là, on mangeait les carquelins à bail (recette donnée dans un précédent numéro)... et n'oublions pas le bal et les danseurs.

Le lendemain, c'était la foire et aussi la location de «valets»; celui qui cherchait un maître (un patron) cultivateur avait un aiguillon et le charretier un fouet. Cette location se faisait sur un emplacement dénommé Jean Carcan, derrière l'ancienne école. Déjà vers 1910, le village était alimenté en eau potable venant de la source du Valsin, avec fontaines, bornes fontaines et lavoir municipal.

Le repos du dimanche était respecté. Sur le Crêt, il y avait deux jeux de quilles pour les hommes tandis que mamans et enfants prenaient le frais à l'ombre des tilleuls centenaires. Pour le 14 juillet, le feu d'artifice se tirait sur le monticule du Crêt et une bonne partie de la nuit se passait au café en buvant du rouge et en chantant les chansons de l'époque (Les Blés d'Or, Au près de ma Blonde...).

Tous les ménages avaient leur jardin. La côte sud-ouest était en vigne (pour faire le petit vin et un peu d'eau de vie). Beaucoup d'arbres fruitiers donnaient pêches, poires et cerises. Qu'il faisait bon marauder les cerisiers à Louis Roland ! Autour des vignes, il était facile de ramasser des centaines d'escargots. A l'heure actuelle, tout est en friche et les escargots ont disparu.

André GOYAT □

N.B. - En 1912 ou 1913, l'électricité passait au village de Fétigny, venant du Saut-Mortier pour rejoindre Lons.